

# Humanités : le choix des poètes disparus

JACQUES DUPONT 18 NOVEMBRE 2008 À 06:51

Florence Dupont a rédigé, mercredi, cet article dans le cadre du «Libé des philosophes». Faute de place, sa parution a été reportée à aujourd'hui.

Quand les femmes de ménage devinrent des techniciennes de surface, les lettres se transformèrent en sciences humaines. Pour légitimer des disciplines subjectives, inutiles, uniquement destinées à «distinguer les héritiers» ? Les femmes de ménage n'y ont rien gagné. Les lettres y ont tant perdu qu'on songe maintenant à les rebaptiser humanités. Le mot permet toutes les espérances : que l'apprentissage des lettres, des arts et de la philosophie serve à faire d'un enfant un être humain, pétri d'humanité(s), ayant appris le respect de soi, l'ouverture aux autres, les plaisirs de l'imaginaire, et partageant un patrimoine de langages symboliques (histoires, poèmes, sagesses, musique).

«Quelles humanités pour quelle société ?» et «quel enseignement des humanités pour quel lycée ?» Ces deux questions, que vient de poser le colloque du Syndicat des enseignants du second degré - «Repenser la place et le rôle des humanités dans le système éducatif» -, cadrent bien le problème. J'ajouterais une troisième question : Quelles humanités ? Les cultures traditionnelles imposent aux adolescents une période de séparation d'avec la société des adultes avant l'intégration dans la communauté. C'est dans cet espace et ce temps différents qu'ils acquièrent les «mots de la tribu», les grands récits et un savoir-vivre ensemble. Les humanités à l'école pourraient, du moins en partie, assumer cette dimension de l'éducation, aussi nécessaire aux sociétés modernes qu'aux sociétés traditionnelles.

Mais nos lycées modernes refusent d'être coupés du présent immédiat. D'où une tendance générale à privilégier la littérature contemporaine, limiter les grands textes classiques et supprimer le latin et le grec.

Pourtant, les classiques appartiennent au présent puisqu'ils sont le langage de la culture et sa profondeur historique, qu'ils sont indispensables pour dialoguer avec le monde le plus contemporain : on ne comprend pas le théâtre de Koltès si l'on n'a pas lu la Bible, Sophocle et Shakespeare. Ils sont aussi un ailleurs permettant à l'imagination adolescente de se vivre selon d'autres modèles. Que les lycéens voyagent dans les grands récits traditionnels, *l'Odyssée*, *la Chanson de Roland*, *Don Quichotte*, *Gargantua*, *l'Enéide*, *les Mille et une nuits*, *Roméo et Juliette*, *l'Ane d'or*, *Don Juan et Phèdre*, qu'ils y rêvent et se les approprient comme autant d'ailleurs ! Même s'ils ne s'en tiennent qu'à l'histoire, même s'ils multiplient les contresens ou les anachronismes. Car les classiques autorisent la découverte d'autres valeurs, d'autres mœurs que celles du monde contemporain, pour mieux y revenir en adulte.

La poésie apprise à l'école donne aux adolescents des mots pour vivre leurs émotions et civiliser leurs relations passionnelles. «*O Captain! My Captain!*» (1) : un seul demi-vers devient le mot de passe vers la liberté parce que le plaisir des mots, la force du verbe, sont au cœur de la vie de tous les adolescents, loin de l'école. C'est pourquoi il ne s'agit pas d'enseigner le rap ou le slam en classe.

Enfin, la poésie ancienne est le lieu de rencontre avec les cultures traditionnelles et classiques, c'est-à-dire l'espace privilégié pour accueillir les enfants de l'immigration : Homère parle plus directement au fils du griot malien que Brassens. Dans le sanctuaire retrouvé de nos classes de lettres, il ne faudrait donc enseigner que les poètes disparus.

(1) *Le Cercle des poètes disparus*, de Peter Weir (1989). C'est le premier vers d'un poème de Walt Whitman, composé en hommage au président des Etats-Unis Abraham Lincoln, assassiné en 1865.

**Florence Dupont philosophe, directrice de programme au Collège international de**

